

POESIE

LES GUEUX

I

Voici que les feuilles se rouillent,
Dans les arbres bientôt déserts
Que les vents d'automne depouillent,
Et voici que pleurent les airs.

Adieu les chants, adieu les roses,
Adieu les beaux papillons bruns !
Les jardins se sont faits moroses,
Exhalant leurs derniers parfums.

Sans le moelleux tapis des herbes
Le sol au pied las est rugueux ;
Mais le long des chemins, superbes,
Encor défilent les gueux.

Le ventre, ainsi que les mains, vide,
Le front de rêves d'or gonflé,
Ils iront toujours, l'œil avide,
Les reins lourds, le geste accablé.

Leur vie est une promenade
Le long des sentiers du malheur ;
Quand ils passent, mon front malade
S'incline devant la douleur !

L'automne aiguise leur souffrance,
Il les mord à la joue, au cœur ;
Il pleut sur leur seule espérance
Toutes ses larmes, en ranceur.

Tous enfants du Juif misérable,
Sans trêve à marcher condamné,
Ils ont cet orgueil vénérable
Qu'à leurs fronts bruns a buriné

La main lourde des destinées.
" Ton ventre hurlera : j'ai faim !
" Couche-le dans les fleurs fanées,
" Qu'il dorme et se taise, à la fin ! "

Résignés, ils prêtent l'oreille
A la voix qui semble venir
Du ciel, où pourtant quelqu'un veille,
Puisqu'il leur dore l'avenir...

II

Pauvres gueux, rêvez de ripailles
Dans les gigantesques palais
Que vous bâtir, loin des rocailles
Dont saignent vos pieds noirs et laids,

L'ange aux ailes blanches du rêve,
Votre fidèle et seul ami ;
Que votre âme, une heure, s'enlève
Du fumier où Job a gémé !

Vous rêvez : donc, vous êtes riches ;
Vous possédez plus que les rois
Qui disent à Dieu : " Tu me triches :
" Prends mon or, ôte-moi ta croix ! "

Le vôtre est diaphane, il vole ;
Dans vos bras il ne pèse pas ;
Quand vous le voulez, il s'envole,
Il n'alourdit point votre pas.

Cet or-là vaut bien mieux que l'autre :
Comme l'autre, il ne salit point ;
Il est bien plus brillant, le vôtre,
Il vous glisse à travers le poing !

Or idéal ! écus de rêve !
Pauvres gueux, réjouissez-vous !
Dans les chemins où sur la grève,
Printemps, automne, à deux genoux,

Avec les oiseaux de l'espace,
Remerciez le Seigneur Dieu
De vous avoir fait cette grâce
De rêver sans pain et sans feu !

Quand les feuilles vertes se rouillent
Dans les arbres sans nids jaseurs ;
Quand les vents d'automne depouillent
Leurs longs bras aux rythmes berceurs,

Moquez-vous des rois et des princes
A l'œil hautain, au geste prompt :
Vous avez mieux que des provinces,
De beaux rêves d'or sous le front !

ALBERT LOZEAU.

COMME DANS UN RÊVE...

Dans le coquet salon de l'hôtel C., à travers les dentelles des rideaux, le crépuscule jetait sa pâle lueur. De petits filets de lumières semaient leurs étincelles sur les tentures roses des murailles, sur les gerbes de fleurs, dont les corolles toutes grandes ouvertes semblaient vouloir emprisonner en leurs pétales ces derniers lambeaux du jour qui mourait.

Blotti dans un fauteuil, un homme songeait, les yeux fixés sur le livre fermé entre ses mains. Son front était creusé d'une ride, comme s'il avait beaucoup souffert... Pourtant, il n'avait jamais aimé... C'était un sceptique, un blasé que ce Paul Vigny. Autrefois, il avait cru voir des nuages roses dans le ciel de sa vie, mais quand il avait déchiré le voile pour regarder au loin, l'horizon s'était rembruni... Il n'y avait plus de nuées roses au firmament, il n'y avait plus d'illusions en son cœur. Depuis lors, il traînait sa vie monotone, toute dénuée d'espérance et de bonheur, absolument vide de but et de rêve !

Oh ! La vie, sans un point de mire vers lequel on dirige son âme, est un fardeau bien lourd ; c'est une croix de fer qui blesse et meurtrit nos épaules trop frêles !...

Un léger frou-frou, comme un murmure de feuilles froissées, vint distraire Paul de sa rêverie. A la portière du salon apparaissait Maud Grant. Il murmura : — Elle, encore elle. "

Il y avait quinze jours que Miss Grant était descendue à l'hôtel. Paul ne connaissait rien d'elle, sinon qu'elle était jolie et que, pareilles à ces oiseaux qui, tous les jours, chantent leur bonsoir à la nature, elle modulait quelque berceuse, quelque romance, tandis que doucement le soleil engloutissait ses rayons dans les nuages du firmament. Pourquoi était-elle là, chaque soir, au crépuscule, pourquoi l'écoutait-il ainsi, pourquoi encore la contemplait-il, bercé par le gazouillement enchanteur de ses mélodies, qui faisaient passer en son âme la douce vision de choses qu'il n'avait jamais senties, qu'il n'avait jamais goûtées ?...

Elle était délicieuse, en sa toilette toute blanche. Sur les plis du corsage, des roses déployaient leurs pétales de velours, comme le velours de ses yeux, leurs feuilles roses, comme les roses de ses lèvres. Les derniers feux du soir l'enveloppaient de leur clarté mourante, et, en la voyant ainsi, on songeait à cette blanche neige, toute éblouissante de dentelles de givre, sous des rayons de lune aux reflets d'argent.

* *

C'était une heure plus tard. Dans le ciel couraient des nuages d'ébène, la pluie tombait en larges gouttes ; à l'horizon passaient des lueurs enflammées et, dans l'air, on entendait l'horrible éclat de la foudre, le sifflement affreux du vent.

Maud, toute tremblante, effleurait à peine les notes d'ivoire ; Paul s'approcha d'elle pour la rassurer, ou du moins la distraire de sa frayeur ; mais quand il fut

là, tout près, elle se leva, gracieuse, et voulut s'éloigner. A ses pieds, dans la fourrure blanche du petit tapis, venaient de glisser les roses du corsage. Paul s'était incliné, ramassait la gerbe de fleurs et la rendait à Maud ; avec un sourire plein de charme, un sourire qui laissait voir les petites perles de sa bouche, elle dit :

— Gardez-les, en souvenir de cet orage.

Ses yeux rêveurs effleuraient les yeux bleus de M. de Vigny ; il eut l'idée folle de lui dire, à cette Maud qu'il ne connaissait pas : " C'est en souvenir de vous que je les prends, en souvenir de vous que je les emporte avec moi, là, sur mon cœur ".

Mais elle n'était plus là. Là-bas, en sa blanche toilette, elle lui apparaissait comme une vision qui fuit... puis meurt... Et dans l'harmonieux murmure des gazes soyeuses, il lui semblait entendre le roucoulement d'un chant d'oiseau qui file bien bas, bien bas, ses notes douces comme des soupirs d'enfant ; il lui semblait qu'au loin, des fleurs déchiraient leurs pétales sur des buissons de soie.

Quand, dans le lointain, vous entendez des mélodies d'oiseau, vous apercevez des corolles de roses, oh ! n'approchez pas, vous verriez bientôt que les fleurs n'ont plus de feuilles, plus de parfum, que les oiseaux ne chantent plus... parce que leurs ailes sont brisées !...

* *

Maintenant, c'était novembre. Le ciel était gris, les chemins... gris... les arbres... gris... et dans l'âme de Paul, il passait des voiles... gris..., dont les plis de tristesse et d'ennui déroulaient leurs ombres plus grises... encore.

Quand le vent commence à courir sur les flots, il pousse les vagues vers le rivage. Chassées par la brise, elles montent plus haut, et sur les sables de la rive, s'écrasent les gouttelettes transparentes de leur panache blanc.

C'est ainsi que Paul avait senti, en son cœur, la vague croissante d'un sentiment qu'il voulait étouffer. Mais le flot peut-il dire à la brise : " Ne me porte pas si loin ?... " C'est ainsi qu'au fond de son être, la joie de ses rêves, la tristesse de ses ennuis, l'ardeur de ses sentiments s'affolaient et se heurtaient dans un tourbillon sans fin !

Aujourd'hui, c'était le dernier jour ; demain, il partirait, il fuirait loin de cette vision bénie, qui avait ensoleillé sa vie, avait fait battre son cœur, avait fait pleurer son âme ! Quand il serait là-bas, il n'y aurait plus de soleil... il n'y aurait plus de bonheur, mais il n'y aurait plus de souffrance... plus d'amertume !...

Et tandis qu'appuyé à la fenêtre, il rêvait, Maud entrant, toute vêtue de noir ; sur le chapeau de velours relevé pour laisser voir la masse soyeuse de cheveux, un nœud rose étalait la nuance très pâle de sa touffe admirablement drapée. L'air vif et froid de ce jour de novembre avait mis ses baisers sur les joues de Maud, et, à travers sa voilette à points noirs, ses jolis yeux brillaient comme des étincelles.

Elle avait enlevé ses gants, ses doigts couraient sur



Le Monument du roi Emmanuel II